

# Roger Bacon

1214-1294

- Sommet Gothique.
- Le vrai appui des Maçons de 1700.

•••

Franciscain – Oxford (cf. “le Grand Ouvrage” – 1267)

“Où en est la Physique, la science de la Nature ?

On nous invoque sans cesse l’Autorité des Anciens. Quoi ! Les Anciens n’étaient que des hommes, n’est-il pas vrai ? J’en déduis que plus les physiciens sont anciens, moins ils sont avancés en physique. Bref, il faut renverser complètement notre perspective, et dire : en matière d’Autorité, de pertinence scientifique, **LES PLUS VIEUX, CE SONT LES PLUS JEUNES !**

•••

Aristote ne nous a légué que l’Introduction à la Physique, les généralités, la partie philosophique de cette science. Qu’a-t-il fait finalement ? Il s’est contenté de définir, diviser et classer les choses naturelles ; et de tout déduire à partir des Quatre Éléments.

Le plus important reste à faire ! La Physique proprement dite est à mettre sur pied. C’est-à-dire ? Voici : nous lancer dans les **EXPÉRIENCES** ; et ceci en nous donnant les Instruments qu’il faut, et tout démontrer par les Mathématiques.

•••

Les générations présentes doivent surpasser celles d’autrefois, puisqu’elles héritent des travaux du passé. Et elles doivent savoir, comme disait **SÉNÈQUE**, que viendra un temps où nous passerons pour des ignorants.

J’ai passé 40 ans à m’occuper de Physique. Et bien, tout à l’opposé des écoles officielles, je donne ma tête pour garant qu’en moins d’un an je puis rendre le premier venu aussi savant que moi !”

---

## ***Roger Bacon***

- Il renvoie dos à dos Franciscains et Dominicains, Alexandre de Halès et Albert le Grand.

Joachim de Flore (1145-1202) annonçait le 3<sup>ème</sup> Âge pour 1260.

- **Roger Bacon est emprisonné, 10 ans exilé, passe pour sorcier.**

- Il croit à l'Astrologie judiciaire, prône l'Alchimie spéculative. Et est le premier qui prononce le mot Expérimentation.

- Il espère un Pape révolutionnaire, comme Clément IV (1265-1268). Au décès de ce dernier, on fut trois ans sans Pape : le plus long Conclave de toute l'histoire...

- Il signale les fautes de la Vulgate, le premier avant Luther. Il réclame la réforme du Calendrier Julien 325 ans avant Grégoire XIII (1582).

Freddy Malot – juillet 2006

---

*Roger Bacon*

# Roger Bacon

Sa vie, ses ouvrages, ses doctrines

D'après des textes inédits

Par

Émile Charles

Docteur ès-Lettres

professeur de logique au Lycée de Bordeaux.

*Renovantes studium semper receperunt  
contradictionem et impedimenta, et tamen veritas  
invalescebat, et invalescet, usque ad dies Anti-christi.*

(*Opus majus*, page 13.)

Paris – 1861

Librairie de L. Hachette et Cie

Rue Pierre-Sarrazin, n° 14 (Près de l'École de Médecine.)

---

## Sa vie

D'accord avec tout son siècle pour s'incliner devant la parole de Dieu, Bacon le dépasse peut-être un peu pour glorifier la parole humaine et la sagesse profane. Après des affirmations comme celles qui précèdent, il a le droit d'exprimer son admiration pour la science sans faire suspecter son respect pour la foi.

“La philosophie est devenue odieuse à l'Église, s'écrie-t-il, et cela remonte à l'origine du christianisme. Quand la religion parut, elle trouva le monde aux mains de

**la philosophie**, qui, **avant le Christ, avait donné des lois à l'univers, à l'exception des Hébreux**, en se fiant aux seules forces de la raison, *quantum potuit humana ratio*. Elle fut donc un obstacle aux progrès de la foi ; les philosophes voulurent lutter avec les prédicateurs en science et en miracles ; ils conseillèrent même peut-être les persécutions, et voilà pourquoi cette science fut non seulement négligée dans le principe par l'Église et les saints, mais fut poursuivie de leur haine ; et pourtant, loin de contredire la vérité, **malgré ses imperfections, elle est d'accord avec la loi chrétienne** ; elle lui est conforme, utile et nécessaire." **L'Église la confond avec la magie**, qui pourtant en est l'ennemie ; de là, les déclamations de **Gratien**, du **maître des Sentences** et des Histoires ; de **Hugues** et de **Richard de Saint-Victor**, qui se sont ainsi condamnés à méconnaître des sciences magnifiques ; de là, l'ignorance des modernes, qui se complaisent dans des études sans importance et sans élévation, négligent **ce qu'il y a de meilleur dans la logique**, c'est-à-dire **la rhétorique et la poétique** ; ignorent les **neuf sciences mathématiques**, les **huit sciences physiques**, les **quatre parties de la morale**, et cherchent une misérable consolation à leur ignorance dans Gratien et les autres maîtres qui font autorité<sup>1</sup>. Et pourtant **l'intelligence est d'origine céleste**, et toute vérité, par quelque bouche qu'elle ait passé, qu'elle ait eu pour interprètes les sages de la Grèce ou les savants de l'Orient, est une vérité sacrée, une inspiration et, pour dire comme lui, une révélation même de la divinité. Dans sa piété pour les ancêtres de la sagesse profane, pour les saints et les philosophes (il ne sépare jamais les premiers des seconds), dont nous sommes, dit-il, les fils et les héritiers, il ne peut se résigner à croire qu'ils aient été privés de la lumière divine ; il aime mieux supposer qu'ils ont été **l'objet d'une révélation spéciale** ; que Dieu même leur a manifesté la vérité, et que la philosophie a pour premier auteur **l'intellect divin lui-même éclairant par des oracles infallibles les grands génies** de tous les temps et de tous les pays<sup>2</sup>.

Si **la science par excellence est la théologie**, si toutes les autres lui sont soumises, cependant elles lui sont nécessaires, et elle ne peut sans elles arriver à son but<sup>3</sup>. Dans la construction du temple, **les ouvriers de Salomon figurent la religion**, et **ceux d'Hiram la philosophie**. Cette dernière, comme l'Écriture, est d'origine divine. Ce n'est rien moins que la raison universelle, l'intellect actif se

---

<sup>1</sup> *Op. maj.*, 2<sup>ème</sup> partie.

<sup>2</sup> *Op. tert.*, cap. XXIV : "Viri tam boni et tam sapientes sicut Pythagoras, Socrates, Plato, Aristoteles et alii zelatores maximi sapientiæ receperunt a Deo speciales illuminationes, quibus intellexerunt multa de Deo et salute animæ et forsan magis propter nos christianos quam eorum salutem."

<sup>3</sup> *Op. maj.*, p. 23.

manifestant à tous les hommes et surtout aux sages<sup>4</sup>. Il y a eu avant le Christ une révélation qui ne peut contredire la seconde, qui s'est transmise des patriarches aux philosophes. Bacon en suit la trace dans une revue rapide des âges passés, et **jamais il n'a dû consulter plus d'auteurs et feuilleter plus de volumes**<sup>5</sup>. Dans cette énumération curieuse, on voit paraître Moïse, qui connaissait l'antique sagesse des **Égyptiens** ; **Zoroastre**, Isis ; Minerve, qui florissait du temps de Jacob ; Apollon, qui fut un philosophe ; Atlas, Hermès-Mercure, **Hermès-Trismégiste**, Esculape, plusieurs Hercule, les sept sages ; Pythagore, qui prit le nom de philosophe ; l'école ionienne ; **Platon, qui peut-être a entendu Jérémie en Égypte** ; **Aristote et ses mille ouvrages** ; **Avicenne**, et enfin **Averroès. Théologie et philosophie ne sont donc qu'une seule et même science**, et comme les deux rayons d'une même clarté, *una sapientia in utraque relucens*<sup>6</sup>. La seconde a, comme la première, ses vérités sacrées, *habet sacratissimas veritates*. Elle aspire à la foi, et de tout temps les philosophes ont tendu à une science plus élevée, plus complète, qui n'est autre chose que la théologie. Il y a des vérités communes que tout sage admet. "Enfin, s'écrie Bacon, les philosophes se sont appliqués à la vérité et à la vertu, méprisant les richesses, les délices et les honneurs, aspirant au bonheur à venir autant que le peut la nature humaine. Que dis-je ? ils ont triomphé des faiblesses de l'humanité. Faut-il donc s'étonner que Dieu, qui les a éclairés de ces notions moins importantes, leur ait donné aussi la lumière des grandes vérités. S'il ne l'a fait pour eux, ne dut-il pas le faire pour nous, afin de préparer par leurs leçons le monde à recevoir sa parole infaillible<sup>7</sup>."

Sans doute ce fut **une idée trop répandue au moyen âge que les grands hommes de l'antiquité avaient dû la supériorité de leur génie à la connaissance des livres saints**. Mais Bacon élève singulièrement la question, car il n'attribue pas leur savoir à l'étude de l'ancien Testament, mais à leur participation à la raison commune, "*quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*". Il ne veut donc pas glorifier la **théologie** ni abaisser la **sagesse** ; non, à ce moment ce n'est pas de ce côté que le danger presse ; ses efforts ont évidemment un autre but ; c'est à la philosophie qu'il veut venir en aide, et pour la mettre à l'abri de toute persécution, pour conjurer les injures ou les soupçons de ce *vulgus* qu'il méprise, il ne trouve rien de mieux que de la rattacher, comme la religion, à son principe, et d'aller abriter loin des outrages, dans le sein même de la divinité, sa première origine. La

---

<sup>4</sup> *Idem*, p. 28.

<sup>5</sup> *Idem*, p. 30.

<sup>6</sup> *Op. maj.*, p. 37.

<sup>7</sup> *Idem*, p. 39. — Cf. p. 40, 41.

## ***Roger Bacon***

doctrine de l'**intellect agent et séparé de l'âme**, dont il fut l'obstiné défenseur, **lui fournit, à l'appui** de sa thèse, des armes puissantes<sup>8</sup>.

---

Il y a ici, en **1267**, toute la base de la Maçonnerie de **1723 ! 450 ans** auparavant.  
Bacon, gloire de l'Angleterre, d'Oxford.  
Et pourtant je n'ai vu signaler ce fait nulle part...

F.M.

---

En note (1) page 134 du même livre, nous pouvons lire ceci :

“(1) Manuscrit Sloane, 2156, fol. 74 : “Specula prospicua ut mirabilia operum naturæ appareant, ut maxima appareant minima, et altissima infima, et occulta in aperto, etc.”

Sloane : 1660-1753

---

---

<sup>8</sup> V. plus bas, *Philosophie de Bacon*, 3<sup>ème</sup> partie.

# Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie

Sous la direction de Daniel Ligou – 1987

Presses Universitaires de France

---

**SLOANE (Sir Hans) – 1660-1753.** Célèbre **médecin** et scientifique britannique.

Né à County Down, il exerça ses talents comme **botaniste et zoologiste**, et aussi comme médecin ; ses pairs honorèrent ses mérites en le portant **à la tête du *Royal Collège of Physicians***.

***Fellow of the Royal Society de Londres***, il en occupa à plusieurs reprises la présidence et le secrétariat, en dépit de ses relations conflictuelles avec Isaac Newton, dont l'irascibilité était légendaire.

Il consacra sa grande fortune à l'acquisition de biens immobiliers, pérennisée dans la topographie londonienne par le nom de deux quartiers (*Sloane Square* et *Hans Crescent*), ainsi qu'à l'enrichissement de ses multiples collections. Il confessait d'ailleurs que "la collection et le classement méticuleux de ces curiosités constituaient ma principale contribution au progrès de la Science". Outre le champ des antiquités classiques, il s'intéressa tout particulièrement au domaine ethnographique, constituant, grâce à ses relations avec des scientifiques, des voyageurs et des commerçants, une collection aussi diversifiée que déconcertante.

Féru de botanique, il rassembla également, dans le *Sloane Herbarium*, trois cents folios de spécimens d'espèces végétales provenant, pour certaines d'entre elles, d'Amérique du Nord.

C'est dans l'ensemble de documents réunis sous la dénomination de "Papiers divers m'appartenant et concernant des curiosités", que l'on trouve les fameux manuscrits maçonniques, connus comme les Manuscrits Sloane.

F. D.

**SLOANE (Collection).** Sloane avait réuni une immense collection, riche d'environ 50 000 volumes de manuscrits et de livres imprimés, et de quelque 70 000

## **Roger Bacon**

objets d'art, laquelle collection fut acquise, par un Acte du Parlement britannique, en 1753, pour la somme de 20 000 livres.

Parmi les manuscrits, **deux sont des copies des anciennes Constitutions, ou Anciens Devoirs (Old Charges), des Maçons anglais** : la plus ancienne est connue comme le Manuscrit Sloane n°3848, car elle commence au folio 179 du volume 3848, et elle porte la date du 16 octobre **1646** ; la deuxième est connue comme le Manuscrit Sloane n°3323, car commençant au folio 209 du volume 3323, et elle est datée de **1659**. Les textes originaux et leurs transcriptions en anglais ont été publiés par les soins de la *Quatuor Coronati Lodge* n°2076, de Londres, dans les *Quatuor Coronatorum Antigrapha*, volume III, 1891, *Parts* II et III.

Un troisième document est le Manuscrit Sloane n°3329, daté approximativement de *c.* **1700**, et qui est **la plus ancienne Instruction maçonnique anglaise**. (Cf. *infra*).

A. L. G. T.

### **1646**

**SLOANE (Manuscrit n°3848, 16 octobre 1646)**. Ce manuscrit de treize pages, qui commence au folio 179 du volume 3848 (de la Collection de Sir Hans Sloane), se termine ainsi : “*ffinis p. me / Eduardu : Sankey / décimo sexto die Octobris / Anno Domini 1646.*”

Or, **Edward Sankey** est bien connu : c'est le fils de M. Richard Sankey, *gentleman*, propriétaire terrien à Warrington (Lancashire), où sa famille habitait depuis des générations ; on sait en outre, d'après les Registres de l'état civil, qu'Édouard avait **été baptisé le 3 février 1621-2** (1622).

Exception faite du Manuscrit *Harleyian* écrit par Randle Holme III, le Manuscrit Sloane n°3848 est le seul Ancien Devoir signé, dont la signature soit identifiable.

Quant à la date du 16 octobre 1646, elle est loin d'être quelconque, puisque c'est précisément ce jour-là, à 16h30, qu'Elias Ashmole fut “fait Franc-Maçon” (*made a Freemason*) ainsi que le colonel Henry Mainwaring. Cf. *Ashmole* et *Warrington*.

Le manuscrit présente des corrections, d'une écriture différente de celle d'Édouard Sankey et appartenant vraisemblablement à son propriétaire ultérieur : G. W. Speth (1891) avait même proposé de la comparer à celle d'Ashmole.

Le manuscrit présente trois parties.

La première, qui compte seulement six lignes, est l'invocation habituelle anglaise à la Trinité.

## ***Roger Bacon***

La seconde partie relate l'histoire légendaire du Métier de la Maçonnerie et débute par : "Bons frères et Compagnons (*Good Brethren & ffellowes*)...". Suivent des considérations sur les Sept sciences libérales, dont la cinquième est la Géométrie et la septième l'Astronomie ; sur les trois frères Jabell, Juball, Tuball et leur sœur, à l'origine de tous les Métiers ; sur les deux Colonnes sauvées du Déluge, et qui ne sont pas les Colonnes J et B ; sur la Tour de Babylone (Babel) et Nemrod (*Hembroth, Membroth*) ; sur Abraham, Euclide, David, Salomon, Hiram (de Tyr), **Charles Martell** ("élu, par la grâce de Dieu, roi de France"), Nimus Greacus (*Graecus*), saint Alban, Athelstane et son fils Hadrien (!), la fameuse assemblée d'York, etc.

La troisième partie traite d'abord du serment, mais sans qu'il soit précisé en quoi il consistait ; il est seulement dit que si un Maçon se trouve coupable, il doit s'amender. Suivent sept Articles ou Devoirs, généraux, le premier étant d'être fidèle à Dieu et à la sainte Église, le second d'être des hommes-liges fidèles au roi..., etc., et dix-huit autres, qui sont des règles d'éthique professionnelle.

A. L. G. T.

### ***1659***

**SLOANE (Manuscrit n° 3323, 1659)**. Ce manuscrit (cf. *supra*), signé par **Thomas Martin** et daté de 1659, est une copie fidèle du Manuscrit Sloane n°3848, du 16 octobre 1646, ou du moins d'une grande partie de celui-ci. En effet, il ne compte que six pages : manque ainsi toute la partie de son modèle qui comprenait la deuxième moitié du folio 2, le folio 3 et le folio 4, et la première moitié du folio 5, c'est-à-dire tout ce qui était relatif à l'histoire du Métier de Maçon, depuis ses origines jusqu'au roi David.

A. L. G. T.

### ***"1700"***

**SLOANE (Manuscrit n° 3329, c. 1700)**. Première instruction maçonnique anglaise connue. Retrouvée dans les papiers personnels de Sloane, d'origine inconnue, sans date, mais supposée être de c. 1700.

Le Manuscrit Sloane n°3329 comprend quatre parties :

- la première traite du Mot et des Signes des Francs-Maçons (*Freemasons*), et décrit même leur Batterie (deux petits coups et un troisième, espacé et plus fort) ;
- la seconde est un Tuilage, fort complet, de seize questions-réponses, et d'une variante "pratiquée dans certaines loges" ;

## ***Roger Bacon***

- la troisième commence par la Salutation de l'Étranger, avec sa variante, la Triple Salutation, et se poursuit par le Mot de Maître et la façon de le donner ;

- la quatrième reproduit *in extenso* le Serment.

Il n'y a ni prière, ni invocation. Le nom de Dieu est cité une fois ou deux dans la Salutation (selon la version considérée), une autre fois lors de l'entrée du récipiendaire instruit, et une dernière fois dans la formule finale d'usage du Serment.

Le vocabulaire comporte **plusieurs mots et termes d'origine écossaise opérative** indiscutable, mais qui sont presque toujours très altérés. D'autre part, l'association, dans un même titre, des termes : Mot (du Maçon), qui appartient à la pratique spécifiquement écossaise opérative d'une part, et *Freemasons*, qui ne s'applique jamais à un maçon de métier d'autre part, traduit une source non opérative. Qui plus est, ce qui, dans la première partie, a trait à l'aide et au secours à apporter nécessairement à tout Frère nouvellement arrivé et éventuellement en difficulté, présente une remarquable similitude avec ce qu'écrivait Robert Plot, dans *The Natural History of Stafford-Shire*, en 1686, soit une quinzaine d'années auparavant, en Angleterre.

S'il emprunte donc à un fond, à une structure, à une terminologie, à des éléments écossais, il n'est nullement une simple copie d'une Instruction émanant d'une quelconque **loge opérative écossaise**. Il emprunte **également à un fond anglais non opératif**.

Ce Manuscrit possède aussi ses spécificités. Ainsi, à la première question du Tuilage : "Êtes-vous maçon ?", il n'est pas répondu comme dans les Manuscrits de la "Série de Kilwinning" : "Oui", ou : "Oui, en vérité, je le suis", mais : "Oui, je suis Franc-Maçon". En outre, il y est question de celui qui fut porté au pinacle du Temple de Jérusalem (le Christ), du Messie qui vient de l'Orient, etc. D'autre part, le Soleil est le premier élément du ternaire des Lumières de la loge, où il a la préséance sur le Maître de la Loge et sur l'équerre. Une autre innovation est la présence, parmi les trois Bijoux de la Loge, de l'**Étoile Flamboyante**, dont c'est la première apparition dans une Instruction maçonnique.

Il est également le premier document à rendre compte de la multiplicité des pratiques maçonniques : deux Attouchements du Maître, un Tuilage et sa variante reconnue être pratiquée dans certaines loges, la Salutation de l'Étranger et sa variante, la Triple Salutation.

Enfin, le Maître a un Attouchement (avec une variante) et un Mot (*Mahabyn*) propres, qui sont clairement différents de ceux du Compagnon du Métier et de l'Apprenti Entré. Et ce Maître n'est plus le seul Maître de Loge puisque, **pour former une loge juste et parfaite, il faut deux Apprentis Entrés, deux Compagnons du Métier, et deux Maîtres**.

## ***Roger Bacon***

En conclusion, ce Manuscrit semble bien avoir été écrit, à partir d'un fond écossais, par un Anglais pour les Anglais, sur des bases, non plus seulement non opératives, mais déjà spéculatives (avec la dimension newtonienne, et l'individualisation du Grade de Maître).

Le Manuscrit Sloane n°3329 témoignerait ainsi de l'innovation spéculative de Francs-Maçons anglais, en ce tout début de siècle.

A. L. G. T.

### **QUATUOR CORONATI (IV Coronati, Quatre Couronnés, Quatre Saints Couronnés).**

I- Une des légendes de bâtisseurs sur lesquels est fondée la Maçonnerie opérative.

II- Nom d'une célèbre loge londonienne de recherches historiques.

I- La légende dorée de Jacques de Voragine nous raconte que "les IV Couronnés" s'appelaient Sévère, Sevenen, Carpophore et Victorin. Par ordre de Dioclétien, ils furent battus de verges plombées jusqu'à ce que mort s'ensuive. On fut pendant longtemps sans trouver le nom des quatre martyrs, et l'Église, faute de connaître leurs noms, décida de célébrer leur fête le même jour que celle de cinq autres martyrs, Claude, Castor, Symphorien, Nicostrate et Symplice, qui subirent le martyre deux ans plus tard. Ces cinq martyrs étaient sculpteurs, et comme ils se refusaient à sculpter une idole pour Dioclétien, ils furent enfermés vivants dans des tonneaux plombés et précipités dans la mer en l'an du Seigneur 287. C'est donc le jour de la fête de ces cinq martyrs que le pape Melchiade ordonna que fussent commémorés, sous le nom des Quatre Couronnés, les quatre autres martyrs dont on ignorait le nom. Et, bien que, par la suite, une révélation divine eût permis de connaître le nom de ces saints, l'usage se conserva de les désigner sous le nom collectif des Quatre Couronnés. On célèbre leur fête le 8 novembre.

Les IV Couronnés étaient honorés en Italie, à Rome et à Venise où les Statuts des Tailleurs de pierre en font mention. La cinquième partie du Regius y fait probablement allusion. Les Maçons opératifs ont fixé leurs traits dans la pierre. Encore au 18<sup>ème</sup> siècle, la corporation des Maçons de Dijon se plaçait sous leur bénédiction. Pour les détails, on se rapportera aux ouvrages de Paul Naudon.

II- Le 28 novembre 1884, la Grande Loge Unie d'Angleterre délivrait sous le n°2076 une patente de loge sous le titre distinctif de *Quatuor Coronati Lodge* à neuf Maçons éminents parmi lesquels le premier Vénérable, le colonel orientaliste Sir Charles Warren, son successeur R. F. Gould, le futur historien de la Maçonnerie, le révérend Woodford, G. W. Speth qui devait être le rédacteur en chef d'*Ars Quatuor Coronatorum* jusqu'à sa mort, survenue le 19 avril 1901. C'est le prince Albert-Edouard, le futur Edouard VII, qui devait donner la patente. La loge se réunit pour la

## ***Roger Bacon***

première fois le 12 janvier 1886, fixa le nombre de ses membres à 40, puis, en 1886, fut créée une “Société littéraire” placée sous la direction de la loge destinée à accroître les possibilités de recherches. Le 31 mars 1887, naquit le “Cercle de Correspondance” qui, au cours des années, devait grouper des milliers de Frères, dispersés aux quatre coins du monde, souscripteurs du Bulletin et ses correspondants.

La finalité de la loge et de la société est indiquée avec beaucoup de précisions par une circulaire de 1887 ; c’est :

- 1- fournir un centre et un lien d’union pour les érudits en Maçonnerie ;
- 2- attirer les Maçons cultivés afin de leur inculquer l’amour de la recherche maçonnique ;
- 3- soumettre les découvertes et les conclusions des recherches au jugement et à la critique de ceux de leurs Frères compétents ;
- 4- répandre dans tout l’ordre les communications et les discussions en publiant le procès-verbal des travaux de la loge dans leur intégralité ;
- 5- réimprimer les travaux rares et de qualité sur la Franc-Maçonnerie ainsi que des manuscrits ;
- 6- faire connaître à la Maçonnerie anglaise les recherches faites par les Frères étrangers en les publiant ;
- 7- donner un aperçu succinct de l’extension progressive de la Maçonnerie dans le monde ;
- 8- créer une bibliothèque et un Musée maçonnique.

La *Quatuor Coronati Lodge* et ses procès-verbaux *Ars Quatuor Coronatorum* (AQC) ont une renommée mondiale due à la très haute qualité intellectuelle de ses membres et à leur souci d’honnêteté et d’impartialité. AQC en atteint plusieurs milliers de membres.

Cette création a servi d’exemple à de multiples *Lodges of Research* à Leicester, Hull, Poole, Londres, Shenstone, Dublin et, en dehors de l’Angleterre, en Australie, Allemagne, Finlande, Nouvelle-Zélande, Autriche, États-Unis et France. Cf. *Recherches (loges de)*.

Il existe des revues intitulées *Quatuor Coronati* à Bayreuth et à Vienne (*QC Berichte*).

Il a existé entre les deux guerres, à Prague, sous la direction de Posner (cf. ce nom) une loge de recherches en langue allemande qui portait le titre de *Quatuor Coronati, Coetus Pragensis*.

## **Larousse – 1867**

### **Bacon Roger – 1214-1294**

Moine anglais du 13<sup>ème</sup> siècle, surnommé le docteur admirable, né en 1214 à Ilchester (Somerset), mort vers 1294. Il étudia à Oxford, puis à l'université de Paris, alors célèbre dans toute l'Europe. Après y avoir reçu le degré de docteur en théologie, il revint en Angleterre en 1240, prit l'habit monastique dans l'ordre de Saint-François, et alla se fixer à Oxford. Il fut tellement supérieur à son siècle, qu'Alexandre de Humboldt n'hésite pas à voir en lui la plus grande apparition du moyen âge. "Il professait, dit l'auteur du *Cosmos*, une égale estime pour l'étude approfondie des langues, pour l'application, des mathématiques et pour la *scientia experimentalis*, à laquelle il consacre un chapitre spécial dans son *Opus majus*." Les historiens qui ont recueilli quelques lambeaux des temps où il vécut nous le représentent comme continuellement occupé à l'étude. Il fit avancer, disent-ils, toutes les parties du savoir humain. Leland dit : "*Philosophiam ita totam penetravit et circuivit, ut nullum locum jam non excussum reliquerit.*" Sa jeunesse fût surtout consacrée à l'érudition. Outre le latin, il apprit l'hébreu, le grec, l'arabe. Une section de son *Opus majus* est consacrée à montrer la nécessité de perfectionner la grammaire et la connaissance des langues, afin de donner un fondement à la théologie. Après les langues, Roger Bacon étudia les mathématiques comme un instrument pour pénétrer dans les sciences ; il considérait le calcul comme la première des sciences, celle qui précède toutes les autres et nous prépare à les comprendre. Ses expériences de physique et de chimie paraissent appartenir à une troisième période de sa vie, comme on peut l'inférer du passage suivant d'un de ses écrits : "Après avoir longtemps travaillé à l'étude des langues et des livres, sentant que mon savoir était plein d'indigence, je voulus, négligeant Aristote, pénétrer plus intimement dans les secrets de la nature, en cherchant à me faire une idée sur toute chose par ma propre expérience."

Exposons sommairement les travaux et les découvertes de l'astronome, du physicien et du chimiste.

Un des titres scientifiques les plus glorieux de Roger Bacon est d'avoir le premier proposé la réforme du calendrier julien. On sait que cette réforme, sollicitée aussi par Copernic, ne s'est accomplie que sous Grégoire XIII, en 1582. "Les défauts du calendrier, écrit Roger Bacon au pape Clément IV, sont devenus intolérables au sage et font horreur à l'astronome. Depuis le temps de Jules César, et malgré les corrections qu'ont essayées les conciles de Nicée, Eusèbe, Victorinus, Cyrillus, Bède,

## **Roger Bacon**

les erreurs n'ont fait que s'aggraver ; elles ont leur origine dans l'évaluation de l'année, que César estime être de trois cent soixante-cinq jours et un quart, ce qui, tous les quatre ans, amène l'intercalation d'un jour entier ; mais cette évaluation est exagérée, et l'astronomie nous donne le moyen de savoir que la longueur de l'année solaire est moindre d'un cent-trentième de jour (environ onze minutes) ; de là vient qu'au bout de cent trente années on a comité un jour de trop, et cette erreur se trouverait redressée si on retranchait un jour après cette période... Une réforme est nécessaire ; toutes les personnes instruites dans le comput et l'astronomie le savent et se raillent de l'ignorance des prélats qui maintiennent l'état actuel. Les philosophes infidèles, arabes et hébreux, les Grecs qui habitent parmi les chrétiens, comme en Espagne, en Egypte et dans les contrées de l'Orient, et ailleurs encore, ont horreur de la stupidité dont font preuve les chrétiens dans leur chronologie et la célébration de leurs solennités. Et cependant, les chrétiens ont maintenant assez de connaissances astronomiques pour s'appuyer sur une base certaine. Que Votre Révérence donne des ordres, et vous trouverez des hommes qui sauront remédier à ces défauts. Si cette œuvre glorieuse s'accomplissait du temps de Votre Sainteté, on verrait s'achever une des entreprises les plus grandes, les meilleures et les plus belles qui jamais aient été tentées dans l'Église de Dieu." Roger Bacon ne réduit pas ses vues astronomiques à la réforme du calendrier ; avec une sagacité qui devance et annonce Copernic, il saisit et signale les points vulnérables du système de Ptolémée ; le cosmos de l'astronomie traditionnelle avec ses emboîtements infinis, avec ses excentriques et ses épicycles, lui paraît artificiel, compliqué, trop asservi aux apparences sensibles, et infiniment éloigné de la simplicité que la raison est portée à supposer dans la nature.

En optique, il est le précurseur de Galilée et de Newton. Ses recherches le conduisent à des observations judicieuses sur les phénomènes de la propagation, de la réflexion et de la réfraction de la lumière ; sur la formation de l'arc-en-ciel, sur la grandeur apparente des objets et la grosseur extraordinaire du soleil et de la lune observés à l'horizon. Il décrit avec précision le mécanisme de l'œil, soutient contre Aristote que la propagation de la lumière n'est pas instantanée, et que la lumière des étoiles leur appartient en propre ; s'efforce de rendre compte de la scintillation stellaire et d'expliquer le phénomène des étoiles filantes. Ces prétendues étoiles, dit-il, sont des corps relativement assez petits, *corpora parvae quantitatis*, qui traversent notre atmosphère et s'enflamment par la rapidité même de leur mouvement. Enfin, on lui a attribué l'invention du microscope et du télescope. Certains passages curieux de son *Traité d'optique* ou *de perspective (perspectiva)* ont été invoqués à l'appui de cette opinion. "Si un homme, dit-il, regarde des lettres ou autres menus objets à travers un cristal, un verre, ou tout autre objectif placé au-dessus de ces lettres, et que cet objectif ait la forme d'une portion de sphère dont la

## ***Roger Bacon***

convexité soit tournée vers l'œil, l'œil étant dans l'air, cet homme verra beaucoup mieux les lettres et elles lui paraîtront plus grandes. Et à cause de cela, cet instrument est utile aux vieillards et à ceux qui ont la vue faible, car ils peuvent ainsi voir d'une grandeur suffisante les plus petits caractères. Nous aurions, ajoute-t-il, bien d'autres choses à dire touchant la vision rompue. Il est facile, en effet, de conclure des règles établies plus haut que les plus grandes choses peuvent paraître petites, et réciproquement, et que des objets très-éloignés peuvent paraître très-rapprochés, et réciproquement ; car nous pouvons tailler des verres de telle sorte et les disposer de telle manière à l'égard de notre vue et des objets extérieurs, que les rayons soient brisés et réfractés dans la direction que nous voudrions, de manière que nous verrons un objet proche ou éloigné sous tel angle que nous voudrions ; et ainsi, à la plus incroyable distance, nous lirions les lettres les plus menues, nous compterions les grains de sable et de poussière, à cause de la grandeur de l'angle sous lequel nous les verrions ; car la distance ne fait rien directement par elle-même, mais seulement par la grandeur de l'angle."

Il résulte évidemment de ces passages que, pour Roger Bacon, les deux sensations de la grandeur et de la distance des objets fournies par la vue n'ont rien d'absolu, que les rayons de lumière, en changeant de direction, en se brisant et en se fléchissant, peuvent les faire varier, et qu'on peut à volonté, au moyen de verres taillés et disposés de certaines façons, obtenir ce changement de direction de la lumière. [...] On peut douter que le moine d'Oxford ait jamais possédé et employé un instrument semblable au télescope ; mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il a vu clairement les applications merveilleuses qu'on pouvait faire des propriétés de la lumière pour l'accroissement de notre puissance visuelle. En chimie, on a attribué à Roger Bacon l'invention de la poudre à canon. La formule chimique en est certainement dans ses écrits. Mais on croit généralement qu'il l'avait empruntée aux Arabes, ainsi que beaucoup d'autres recettes et observations. Il décrit fort exactement les effets et pressent la puissance de cet agent remarquable. "On peut, dit-il, produire à volonté des détonations semblables à la foudre : il ne faut pour cela que les matières les plus communes ; quand on sait les mêler dans une certaine proportion, on prend de cette composition gros comme le pouce, et on fait plus de bruit et d'éclat lumineux qu'un coup de tonnerre... On ferait merveille si l'on savait s'en servir convenablement.

Roger Bacon est alchimiste ; il croit, comme son siècle, à l'unité de composition des métaux, à leur différence de perfection, à leur transmutation possible les uns dans les autres ; mais c'est l'alchimiste le moins superstitieux et le plus raisonnable de son temps ; la recherche de la pierre philosophale se borne, pour lui, à une opération métallurgique ayant pour but de perfectionner un certain métal par la chaleur, et en imitant ce que la nature opère dans les mines. "Alchimiste, dit M. Pierre Leroux, par

## **Roger Bacon**

la manière dont il conçoit le problème des métaux, il se montre uniquement chimiste quant à la manière de le résoudre.” “Il est remarquable, ajoute le même auteur (*Encyclopédie nouvelle*), que toute la théorie chimique de Bacon est fondée sur un phénomène que l’on a observé avec un grand intérêt dans ces derniers temps, et dont on a même essayé de tirer la principale loi de la géologie, le phénomène de la chaleur intérieure des mines. Bacon ne tient pas compte, il est vrai, de l’accroissement graduel de cette chaleur à mesure qu’on descend plus profondément, mais il répète sans cesse qu’il fait chaud dans les mines ; qu’il y règne une chaleur constante : *In mineralum vero locis invenitur caliditas semper constans* ; et c’est sur cette chaleur, intérieure de la terre, sur l’activité de ce feu sortant du noyau et retenu dans l’écorce minérale du globe, qu’il fonde tous ses raisonnements.”

Il nous reste à considérer, dans Roger Bacon, le philosophe, le père de la méthode expérimentale, le précurseur de son célèbre compatriote et homonyme, François Bacon. Esprit essentiellement novateur, Roger Bacon voit dans l’autorité la source de l’ignorance. Au lieu d’étudier la nature, dit-il, on perd vingt ans à lire les raisonnements d’un ancien. “Pour moi, ajoute-t-il résolument, s’il m’était donné de disposer des livres d’Aristote, je les ferais tous brûler ; car cette étude ne peut que faire perdre le temps, engendrer l’erreur et propager l’ignorance au delà de tout ce qu’on peut imaginer.” Ce n’est pas qu’il méconnaisse le génie d’Aristote, mais il ne veut pas qu’on l’érige en maître souverain, qu’on suppose la science achevée par lui, qu’on arrête tout effort et tout essor de la pensée et de l’étude au nom du respect dû aux anciens. “On ne doit pas oublier que les anciens furent hommes ; ils ont même commis d’autant plus d’erreurs qu’ils sont plus anciens, car les plus jeunes sont en réalité les plus vieux ; les générations modernes doivent surpasser en lumières celles d’autrefois, puisqu’elles héritent de tous les travaux du passé.” “En recueillant aujourd’hui, dit très-bien Saisset, cette parole si neuve alors, si hardie et si ingénieuse : Les plus jeunes sont en réalité les plus vieux, ne croyez-vous pas entendre l’auteur du *De dignitate et augmentis scientiarum* s’écrier : *Antiquitas seculi juvenus mundi*, ou l’auteur des *Pensées* comparer le genre humain à un homme unique qui ne meurt jamais et qui apprend et avance toujours ?”

Ennemi des abstractions, des subtilités et des disputes de la philosophie scolastique, Roger Bacon n’a que du mépris pour les *Sommes* pesantes et pédantesques du moyen âge. Il n’est pas étranger aux problèmes métaphysiques de son temps, problème de la forme et de la matière, de l’individuation, etc., et même, d’après des recherches récentes, la manière dont il y touche n’est pas sans originalité ; mais il tend à les résoudre dans un sens nominaliste et, pour ainsi dire, antimétaphysique. Moine orthodoxe et savant affranchi du joug d’Aristote, toute sa philosophie consiste à bien lire et à bien comprendre ces deux livres divins :

## **Roger Bacon**

l'Écriture, révélation de Dieu, et la Nature, œuvre de Dieu. Entre la théologie, seule appelée à nous révéler les causes premières, et la science expérimentale (*scientia experimentalis*), par laquelle seule nous pouvons pénétrer les causes secondes, il ne voit pas de place pour le monde fantastique des espèces intentionnelles, des haeccectes, des entités. Voyez avec quel enthousiasme il parle de cette *scientia experimentalis* : “La science expérimentale ne reçoit pas la vérité des mains de sciences supérieures ; c’est elle qui est la maîtresse, et les autres sciences sont ses servantes. Elle a le droit, en effet, de commander à toutes les sciences, puisqu’elle seule certifie et consacre leurs résultats. La science expérimentale est donc la reine des sciences et le terme de toute spéculation.” De cette science expérimentale il comprend parfaitement les conditions. Comme le fera plus tard Bacon de Vérulam, il distingue deux sortes d’observations, d’expériences, l’une passive et vulgaire, l’autre active et savante : “Il y a, dit-il, une expérience naturelle et imparfaite, qui n’a pas conscience de sa puissance, qui ne se rend pas compte de ses procédés, qui est à l’usage des artisans et non des savants. Au-dessus d’elle, il y a l’art de faire des expériences qui ne soient pas débiles et incomplètes... Pour faire de telles expériences, il faut appeler à son secours le pouvoir des mathématiques, sans lesquelles l’observation languit et n’est capable d’aucune précision, d’aucune certitude.”

Tant de raison, tant de génie, ne pouvaient trouver grâce devant les préjugés du 13<sup>ème</sup> siècle. Roger Bacon n’échappa point à la persécution. L’imprudence qu’il eut de rendre publiques quelques expériences de chimie le fit accuser du crime que le moyen âge voyait partout, du crime de magie, de sorcellerie, de relation avec le démon. Déjà, en 1260, les moines de son ordre commençaient à le tenir en suspicion. Ses supérieurs lui firent, comme il le rapporte lui-même, défense de communiquer à personne aucun de ses écrits, sous peine de confiscation de l’ouvrage communiqué, et du jeûne au pain et à l’eau pour plusieurs jours. Vers ce temps, Guy Foulques, légat du pape en Angleterre, esprit libéral, ami des lettres, entendant parler des travaux du frère Roger, désira vivement les connaître. Ne pouvant entrer directement en relation avec le moine suspect, il se servit d’un ami commun, Rémond de Laon, et sut par lui que Roger préparait un grand ouvrage sur la réforme de la philosophie ; mais il ne put en obtenir communication, la défense des supérieurs étant absolue. Devenu pape en 1270 sous le nom de Clément IV, le même prélat écrivit à Roger Bacon une lettre qui nous a été conservée et dans laquelle il lui enjoint, au nom du saint-siège apostolique, et nonobstant toute défense contraire de ses supérieurs, de lui faire passer l’écrit qu’il avait eu l’intention de lui envoyer quelques années auparavant. C’est alors que fut rédigé l’*Opus majus*, que Bacon fit porter au pape par un jeune homme nommé Jean, son disciple favori. Grâce à l’intervention de Clément IV, Roger

## ***Roger Bacon***

Bacon vit s'adoucir ses épreuves et put momentanément poursuivre en paix ses travaux scientifiques. Malheureusement, cette période fut bien courte. Un an à peine s'était écoulé, que la mort de Clément IV le laissait retomber sous le poids des préventions, des jalousies et des haines de son ordre. On ne se borna plus à renouveler les anciennes défenses, on le fit comparaître, alors âgé de soixante-six ans, devant une assemblée qui se tint à Paris sous la présidence du supérieur des franciscains, Jérôme d'Ascoli, et on le condamna à la prison perpétuelle. Sept ans après cette condamnation, Jérôme d'Ascoli, son juge, devint pape sous le nom de Nicolas IV. Ce fut seulement après la mort de ce pape (1292), qu'il recouvra la liberté. L'infortuné n'était plus en état d'en abuser : il mourut peu de temps après, à Oxford, à l'âge de quatre-vingts ans. On dit qu'en mourant, le souvenir des persécutions qu'il avait endurées lui fit prononcer ces paroles amères, qui rappellent l'exclamation désespérée de Brutus : "Je me repens de m'être donné tant de peine dans l'intérêt de la science." On raconte aussi que les moines de son couvent, par suite du sentiment de terreur qu'il leur inspirait, clouèrent après sa mort tous ses ouvrages et tous ses manuscrits, avec de longs clous, dans la muraille, comme des œuvres infâmes de sorcellerie.

Nous terminerons cette biographie de Roger Bacon en mettant sous les yeux du lecteur quelques jugements, portés sur cet homme célèbre. On a vu plus haut celui d'Alexandre de Humboldt. Voici ceux de Voltaire, de Pierre Leroux, Jourdain, Saisset.

**Voltaire** (Dictionnaire philosophique) : Roger Bacon fut, persécuté et condamné à la prison par des ignorants. C'est un grand préjugé en sa faveur, je l'avoue ; il est vrai qu'on voit tous les jours des charlatans condamner gravement d'autres charlatans, et des fous faire payer l'amende à d'autres fous... Parmi les choses qui rendent ce Bacon recommandable, il faut premièrement compter sa prison, ensuite la noble hardiesse avec laquelle il dit que tous les livres d'Aristote n'étaient bons qu'à brûler, et cela dans un temps où les scolastiques respectaient Aristote beaucoup plus que les jansénistes ne respectent saint Augustin... Il faut avouer que ce Bacon était un homme admirable pour son siècle. Quel siècle ? me direz-vous ; c'était celui du gouvernement féodal et des scolastiques. Figurez-vous les Samoièdes et les Ostiaques qui auraient lu Aristote et Avicenne : voilà ce que nous étions... Transportez ce Bacon au temps où nous vivons, il serait sans doute un très-grand homme... C'était de l'or encroûté de toutes les ordures du moyen âge.

**Pierre Leroux** (Encyclopédie nouvelle) : On se représente ordinairement Roger Bacon comme un moine qui, dans le loisir du couvent, s'occupait de physique et de chimie, et qui fit, par la seule force de son génie, de merveilleuses découvertes, que ses contemporains n'étaient pas en état de comprendre. Mais Roger Bacon ne fut pas seulement un physicien, ce fut un philosophe qui appliqua son esprit à toutes les

## ***Roger Bacon***

parties du savoir humain. Il fut, de son temps, le plus puissant promoteur de cette renaissance générale des sciences et des lettres qui commence, vers le milieu du 12<sup>ème</sup> siècle et qui se prolongea pendant le 13<sup>ème</sup>... Ne voir dans Bacon qu'un chimiste qui a parlé de la poudre à canon, et un physicien qui a deviné le télescope, c'est n'avoir aucune idée de son génie, c'est ne rien comprendre à son rôle dans le moyen âge. Réparer complètement Bacon du mouvement général de son temps, c'est, faire de lui une merveille inexplicable et un véritable miracle. Dire, comme Voltaire, que c'était de l'or encroûté des ordures de son siècle, c'est traiter lestement le moyen âge sans le connaître.

Jourdain (Dictionnaire des sciences philosophiques) : Observateur habile de la nature, mais peu versé, il est permis de le croire, dans les matières théologiques, Roger Bacon excellait dans les travaux qui étaient le plus antipathiques à la piété méditative de ses contemporains, tandis qu'il négligeait les études le mieux en harmonie avec leurs goûts, leurs usages et leurs croyances. Il faut dire de plus qu'il s'est montré infiniment trop sévère à leur égard en peignant sous de sombres couleurs, comme livrée à l'apathie de l'ignorance, cette grande période du 13<sup>ème</sup> siècle, où l'Europe était couverte d'universités, qu'illustrèrent un si grand nombre de laborieux écrivains..... Au lieu de suivre le mouvement de son siècle, Roger Bacon, esprit courageux et hardi, l'a contrarié plutôt en cherchant à le devancer ; il devait vivre dans la persécution, mourir sans gloire, et laisser peu de vestiges de son influence, sauf un jour à être placé parmi les meilleurs esprits du moyen âge, quand la postérité, dont l'admiration est acquise à tous les grands talents, aurait reconnu ce qu'il eut dans l'âme d'énergie morale et de capacité intellectuelle.

Saisset (Précurseurs et disciples de Descartes) : Je n'ose pas dire avec M. de Humboldt que Roger Bacon soit la plus grande apparition du moyen âge ; mais, à coup sûr, il est digne de prendre place, au siècle de saint Louis, à côté de **saint Thomas d'Aquin**, de **saint Bonaventure** et d'**Albert le Grand**... Ce qui est prodigieux, c'est que le franciscain du 13<sup>ème</sup> siècle préconise la même méthode et s'élève aux mêmes vues que son homonyme François Bacon de Vérulam. Il y a pourtant une différence notable entre les deux Bacon, et elle est tout à l'avantage de Roger. Le chancelier a été sans doute un grand esprit, un grand promoteur ; mais on ne peut nier qu'il ne lui ait manqué un don essentiel, celui qu'ont possédé au degré le plus élevé les Descartes et les Pascal : il lui a manqué ce don d'invention qui fait pénétrer le génie de l'homme dans les mystères de la nature. Bacon de Vérulam n'a rien découvert de vraiment capital... Roger Bacon a plus de fécondité dans le génie. Ce n'est pas seulement un promoteur, c'est un inventeur... S'il était né au 16<sup>ème</sup> siècle, il eût été **Kepler** ou **Galilée**... Roger Bacon est, parmi les esprits éminents du moyen âge, le plus extraordinaire.... Certes, il est beau d'être un saint Thomas d'Aquin, je

## **Roger Bacon**

veux dire d'exprimer un grand siècle, de lui donner une voix majestueuse et longtemps écoutée ; mais il y a un privilège plus beau encore, et à coup sûr plus périlleux, c'est de contredire les préjugés de son temps au prix de sa liberté et de son repos, et de se faire, par un miracle d'intelligence, le contemporain des hommes de génie à venir.

Les principaux ouvrages de Bacon sont : *Speculum alchimiae* (Le miroir de l'alchimie) ; c'est un opuscule d'une douzaine de pages, imprimé d'abord à Nuremberg en 1581 ; *De secretis operibus artis et naturae, et de nullitate magiae* (Des œuvres secrètes de la nature et de l'art, et de la nullité de la magie) ; ce traité, un peu plus étendu que le précédent, fut d'abord imprimé à Paris en 1542 ; *De retardandis senectutis accidentibus et sensibus confirmandis* (Des moyens de retarder les infirmités de la vieillesse et de conserver nos sens) ; ce traité fut imprimé à Oxford en 1590 ; Roger Bacon l'avait envoyé, pendant sa captivité au pape Nicolas IV, pour essayer de le fléchir en lui montrant l'innocence et l'utilité de ses travaux ; *Specula mathematica* (Miroir de mathématiques), édité pour la première fois par Jean Combachius à Francfort, en 1614 ; *Perspectiva*, (Traité de perspective ou d'optique), publié, comme le précédent, en 1614 par Combachius ; *Opus majus ad Clementem pontificem romanum* (Grand œuvre adressé au pape Clément) ; c'est le grand ouvrage de Roger Bacon ; le miroir de mathématiques (*Specula mathematica*) et l'optique (*Perspectiva*) s'y retrouvent en entier, mais ne sont plus ici que des chapitres de l'ouvrage total ; il fut publié à Londres en 1733, par Samuel Jebb, en 1 vol. in-folio, d'après un manuscrit trouvé à Dublin ; *Opus minus* (Petit œuvre), abrégé et complément de l'*Opus majus*, resté inédit jusqu'à nos jours ; *Opus tertium*, resté inédit jusqu'à nos jours, comme le précédent ; le manuscrit en a été trouvé par M. Cousin dans la bibliothèque de Douai en 1848.

---